

SOUVENIRS ET MEMOIRES DE MES CINQ ANNEES PASSEES A TERVES DURANT LA GUERRE 40-45

Simone Pinguet

Le 1^{er} septembre 1939 les troupes d'Hitler entrent en Pologne sans déclaration de guerre ; deux jours plus tard la France est en guerre contre l'Allemagne ; papa ce brave poilu de 14-18 est de nouveau mobilisé et c'est grâce à son flair que nous n'avons pas subi le triste sort des réfugiés que chacun connaît.

Inquiet, papa a décidé maman de partir en Normandie chez mon grand-père ; maman, mon petit frère, ma petite sœur et moi nous nous sommes retrouvés sur le quai de la gare à Charleville quittant papa avec beaucoup d'émotion.

Contrairement à ce que tout le monde pensait, ce ne fut pas l'attaque que l'on attendait, mais ce que l'on a appelé « la drôle de guerre ». L'hiver a été très rude, je me souviens des pauvres petits oiseaux, des grives qui venaient mourir aux abords des maisons. Mon grand-père âgé de 70 ans était mobilisé sur place pour la défense passive.

Les jours s'égrenaient, puis les mois et ô surprise, février 40, papa fut démobilisé ; c'était la joie, égoïstement on oubliait presque la guerre ;

maintenant qu'allons-nous faire ?? Grande question. C'est calme, peut-être allons-nous pouvoir retourner chez nous ? La décision de papa fut vite prise ; on repart chez nous, oui, mais pour aller chercher le plus possible d'affaires, linge, poste de TSF et nos bicyclettes juchées sur le toit de la voiture.

Mes parents sages et prudents, sans gaîté de cœur, ont donc pris le train pour les Ardennes. Ils sont revenus 8 jours après avec « le barda ». Maman avait pris soin d'expédier sa machine à coudre chez mon grand-père.

Avant de quitter leur maison si durement bâtie et gagnée par eux-mêmes, papa a inscrit sur la porte du placard à la cuisine : Qui que vous soyez prenez bien soin de cette petite maison, « un vieux de 14 »

Dès le retour, connaissant parfaitement bien la région, papa a tout de suite trouvé du travail dans le corps de son métier. Nous avons une location, une petite maison qui pour l'époque était assez confortable ; mon frère travaillait avec papa, quant à moi je prenais plaisir à apprendre la couture ; ma petite sœur allait à l'école. Très vite, notre nouvelle vie ne nous parut pas trop morose et après cet hiver très dur, le printemps était précoce ; et puis il y avait la mer... Nous les enfants, nous étions encore bien jeunes pour deviner l'inquiétude de nos parents, de papa surtout qui avait toujours dit que ça claquerait au printemps ; il savait que le silence du canon ne durerait pas. Hélas il avait raison.

Le jeudi 9 mai 1940 on s'endort confiants. RAS.

Qui pouvait se douter que de la Moselle à la mer du Nord, deux millions d'hommes, près de trois mille chars et quatre mille camions vont dans quelques heures, sur ordre d'Hitler, se lancer à l'assaut, mettant fin à 8 mois de « drôle de guerre ».

Pour des milliers de civils, le 252^{ème} jour du conflit va être synonyme d'exode. Il va falloir tout laisser, tout abandonner et s'enfuir vite, très vite des régions menacées par l'avancée allemande.

Ceux qui ne partiront pas le 10 mai, partiront quelques jours plus tard. L'exode du printemps 40 fut un phénomène d'une ampleur considérable qui ne se contenta pas de frapper que les Ardennes et pays frontaliers ; ce fut une véritable débandade : dix millions de Français grossis par les Belges et les Luxembourgeois.

En Normandie, nous n'étions pas encore concernés mais nous écoutions avec angoisse les informations, nous pensions aux amis que nous savions sur les routes. Un jour, en rentrant de mon travail, je trouve maman presque sanglotante et qui me dit : « tu ne sais pas ? Les Ardennais sont sur les routes, ils évacuent à pieds, les avions les mitraillent et tournent autour des arbres là où ils tentent vainement de se cacher... » Les malheureux, harassés, sales et apeurés continuaient leur route avec l'espoir de trouver un moyen de transport : train, carriole, voiture... Certains ont fait près de 300 kilomètres à pied.

On entendait tout cela à la radio « TSF », sans toutefois recevoir tous les détails que ces malheureux ont subi lors de la déroute.

L'évacuation de Charleville commença le 12 mai à 4h du matin. Le 12 mai au soir Charleville - Mézières - Mohon sont des villes mortes et les Allemands sont déjà devant Sedan. A partir de là tout a été très vite, si vite, que nous en Normandie nous avons pris aussi le chemin de l'exode.



Notre vieille licorne avec laquelle nous avons évacué et qui nous a servi jusqu'à la fin des années 50.

Nous savions que notre lieu de refuge était la Vendée, les Deux-Sèvres et c'est par un après-midi très chaud que papa a pris notre vieille « licorne » pour fuir. D'abord, direction Caen, puis Domfront où nous avons passé notre première nuit sur la paille dans une école.

L'affolement commençait à se sentir, nous avions peur. Ne disait-on pas que l'ennemi était à Lisieux ? Nous n'osions le croire et pourtant... Le lendemain, nous pensions descendre directement sur Angers en passant par Laval, ce qui normalement était notre itinéraire. A Château-Gontier les autorités nous ont fait prendre la direction de Candé où nous avons passé notre deuxième nuit chez un particulier qui a bien voulu nous recevoir. Papa a osé frapper à une porte, mais les gens étaient méfiants, le bruit courait qu'il y avait des espions partout¹. De plus, nous n'étions pas tellement propres ni présentables, papa avait une barbe drue ; finalement ces braves gens nous ont fait confiance. Nous étions tellement fatigués qu'aucun de nous n'avait entendu le bombardement de Segré. Nous nous étions bien reposés et nous avons enfin pu prendre la direction d'Angers où nous sommes arrêtés sur une grande place qui nous semblait magnifique. Une fois de plus notre route a été détournée pour nous retrouver aux Ponts-de-Cé et nous avons dû faire un autre arrêt pour dormir dans une école, « sur la paille ». Il y avait beaucoup de réfugiés parmi lesquels des gens du Havre et, comme tout bon Français, il y avait toujours un gai luron pour nous faire rire ; c'était nerveux mais quand même une sorte de détente. Nous ne savions pas encore que les Allemands avançaient en faisant des flèches² et

¹ C'était vrai, tout le monde se méfiait de tout le monde. La 5^{ème} colonne était parmi la débandade présente pour provoquer la panique.

² Ce qui explique pourquoi nous avons été détournés dans différentes directions.

nous étions presque encerclés, lorsque de justesse nous avons franchi les ponts de la Loire.

Nous avons poursuivi notre route jusqu'à Bressuire avec bien du mal... Quelle cohue ! Nous roulions presque au pas et les gens s'approchaient de nous pour nous demander si nous les avions vu ? Qui ? « Les Boches ». Nous étions très surpris de toutes ces interrogations ; sur la route nous n'étions pas au courant des informations qui allaient bon train. Au fur et à mesure de notre avancée vers les Deux-Sèvres, nous rencontrions beaucoup de réfugiés déjà installés depuis à peine 15 jours. Enormément de nos compatriotes Ardennais s'approchaient, reconnaissant l'immatriculation de notre voiture³. Ils nous harcelaient de questions, ils pleuraient : « d'où venez-vous ? » « Savez-vous quelque chose ? » « Où sont-ils ? » Et je crois que ce sont ces gens qui nous ont conseillés de nous diriger sur Bressuire, là où était la répartition des réfugiés.

A Bressuire c'était la foule et il faisait toujours aussi chaud. Déjà, parmi tous ces gens plus ou moins affolés, nous reconnaissions certains visages, sans toutefois pouvoir y mettre un nom, mais nous savions qu'ils étaient de Charleville. C'était très peu de chose au passage mais ô combien rassurant et réconfortant ; c'était complètement idiot, mais n'étions-nous pas dans cette débâcle des pauvres brebis égarées ? Pour ma part je ne voyais qu'une chose, nous étions en ville et je ne m'imaginai pas ailleurs. Hélas ! Notre déception fut grande ; ce n'était pas ici que nous allions être reçus, il fallait nous diriger dans un petit pays « à Terves ».

Notre déception a dû se voir sur nos visages car le monsieur nous a dit : « ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'à 3 ou 4 kilomètres, c'est pas loin. » Résignés, nous avons franchi le passage à niveau de Terves dans la 1^{ère} quinzaine de juin. Je ne me souviens plus de la date exacte et je le regrette⁴. La chaleur toujours présente imprégnait nos vêtements de transpiration, c'était désagréable, nous avions l'impression de dégager une

³ A cette époque, l'immatriculation des Ardennes était : AV1 – AV 2

⁴ Suite à un courrier reçu de la mairie de Terves, je sais maintenant que nous avons été inscrits sur la liste des réfugiés le 13 juin 1940, ce qui me permet de situer l'arrivée des Allemands le dimanche 23 juin 1940.

odeur fade et sale et secrètement je me disais : « ce n'est quand même pas ici que l'on va choir. Quel trou ! » Nous, tellement habitués à la ville et tout d'un coup se retrouver au milieu des vaches, des bœufs qui traversaient le bourg par troupeau en laissant derrière eux leur précieuse marchandise !! Et pourtant, nous étions reçus avec chaleur, ces braves gens ne savaient que faire pour bien nous recevoir. (J'y reviendrai).

Terves, qui comptait à cette époque environ 2000 âmes⁵ réparties dans les villages des alentours qui se trouvaient parfois à plusieurs kilomètres ; ce petit bled a tout de même reçu 1000 réfugiés de Charleville, sans compter tous les autres venant de l'Aisne, du Nord et tous ceux qui arrivaient derrière nous au fur et à mesure que les Allemands prenaient pied. C'était comme une sorte de ruban qui se déroulait dans une débandade inimaginable. Beaucoup de réfugiés étaient déjà logés dans le bourg et dans les villages, presque tous des Ardennes. Sur la place il y avait grand monde, tous ces gens venaient pour parler, pour essayer de reconnaître les nouveaux arrivants, pour passer le temps, pour oublier ou essayer d'oublier...

Nous avons été dirigés sous le préau de l'école des garçons, tenue par Monsieur et Madame Créchaut, où nous prenions nos repas en attendant de recevoir un toit. Nous étions parfaitement bien nourris, c'est là que nous avons connu les « mogettes », haricots pour nous... Nous étions couchés dans ce qui servait de salle de gymnastique. La salle était parsemée de sciure et de grosses épaisseurs de paille ; nous avons dormi 3 ou 4 nuits parmi les crapauds, en entendant leur chant. Nous ne savions pas ce que c'était.

Cela faisait environ 5 ou 6 nuits que nous couchions avec nos vêtements et ma petite sœur était ravie car l'on n'avait pas besoin de se déshabiller pour dormir (elle n'avait que 5 ans).

La salle était pleine et ma sœur se souvient, malgré son jeune âge à l'époque, qu'il y avait un Monsieur François qui est monté sur la scène pour nous rassurer, nous dire que la commune allait s'occuper de nous, que nous allions être logés. Il était l'un des premiers venus de Charleville, je pense qu'il faisait fonction de chef de groupe pour rassurer tous ces gens. Et notre

⁵ Selon le recensement de l'année 1936, il y avait 1218 habitants.

moral est légèrement revenu, surtout le lendemain lorsque j'ai retrouvé des gens de notre paroisse, la famille Capveller-Dombray. Nous avons fait notre communion ensemble.

Très vite, nous avons été logés par Monsieur Chevallerault. Un bon petit grand-père, il nous a donné le meilleur de son toit, là où l'on pouvait faire du feu avec une vraie cuisinière. Nous nous chauffions au bois⁶. Une pièce : 2 lits de coin, un lit-cage pour ma petite sœur⁷, une table, un banc, une chaise, quelques ustensiles de cuisine, une petite cuvette en émail blanc avec un petit liseré bleu ; elle nous servait pour tout faire...

C'était très petit, mais nous avions un toit. Nous sommes restés un hiver dans cette petite pièce. Elle donnait directement sur la rue, juste séparée par un petit trottoir où souvent je m'installais pour lire ou tricoter. Pauvre petit grand-père ! Il ne lui restait qu'un petit couloir, pas de quoi se retourner et pourtant il recevait des anciens pour leur faire la barbe. Je crois d'ailleurs qu'il était un peu barbier comme dans les villages du temps jadis.

Il y avait une coiffeuse, petit salon, qui se trouvait à côté de l'épicerie Jourdain.

Je repense à ce bon pépère qui se tenait souvent devant une petite porte cochère légèrement arrondie. C'était une pièce qui je pense devait lui servir un peu de débarras ou de petit atelier. Je le vois encore sur ce pas de porte, tenant son quignon de pain dans le creux de sa main gauche, de la droite son couteau, coupant morceau par morceau avec ce qu'il trouvait bon de l'accommoder : fromage ou autre. Je voyais son menton s'avancant en faisant des va et vient au fur et à mesure qu'il mâchait. Je supposais qu'il ne devait plus avoir beaucoup de dents ; à cette époque on n'allait pas ou peu chez le dentiste, d'autant plus qu'il n'était plus très jeune.

Les premiers jours de notre arrivée, l'ennui était tel que nous passions notre temps, mon frère et moi, à manger des tartines de beurre. C'était

⁶ Avec beaucoup d'écorces en attendant mieux. C'était surtout pour nos repas car il faisait si chaud que nous n'avions pas besoin de chauffage.

⁷ Elle a dormi pendant plusieurs nuits avec une souris ; elle nous le disait mais on ne voulait pas la croire. Un jour, en effet, nous avons vu la petite bête.

l'ennui total... et l'on cherchait les copains, les copines ; ma sœur trop petite ne se rendait pas compte. Tandis que nos parents beaucoup plus résignés tentaient de nous faire comprendre que nous n'étions pas malheureux mais des privilégiés, n'ayant pas subi l'exode sous la mitraille et les bombes. Chers parents ! Combien ils avaient raison, mais nous n'étions par encore assez mûrs pour comprendre leur raisonnement.

Pourtant nous n'aurions pas dû nous ennuyer, car Terves grouillait de monde. De plus, nous avons eu la chance d'être logés dans le cœur du pays, alors que beaucoup d'autres réfugiés étaient installés dans des villages éloignés, dans des fermes, voir même certaines étables transformées en logement. Il y avait beaucoup de passage ; des soldats perdus, habillés en civil avec un bâton sur l'épaule, leurs grosses chaussures suspendues avec une ficelle et qui déambulaient en espadrilles⁸ se dirigeant vers la route de Chanteloup en clamant : « C'est nous l'armée de la Loire !! »

Mon pauvre père qui avait fait toute la guerre 14-18 était outré ; nous savions que la débâcle était présente, mais nous étions loin de prévoir que, à peine 10 jours après notre arrivée, l'armée Allemande traverserait⁹ le petit bourg de Terves. Pauvre père !! Il a pleuré en s'allongeant sur le lit : « et dire que l'on s'est fait casser la g... pour les voir arriver 22 ans après. » Pour tous ces anciens, l'épreuve a été très dure. Le pays était catastrophé, on se cachait tout en soulevant un coin du rideau... Bientôt, ce fût le couvre-feu... Lumières tamisées. Notre belle liberté était déjà entamée.

Peut-être 2 jours après leur arrivée, au début de la nuit, nous avons entendu une sorte de remue ménage ; nous avons tout de suite compris. Les vainqueurs avaient des prisonniers noirs (je crois que c'étaient des Sénégalais, sans grande certitude). Ils les faisaient remonter le bourg à pieds, direction Bressuire, les menant à la schlague ; nous entendions très nettement le bruit des baguettes¹⁰. Pourtant, un parmi ces malheureux a

⁸ Ce jour-là, le magasin Jourdain a été dévalisé en espadrilles.

⁹ Les Allemands sont arrivés un dimanche matin, entre 7h30 et 8h30, mais la mairie ne connaît pas la date précise.

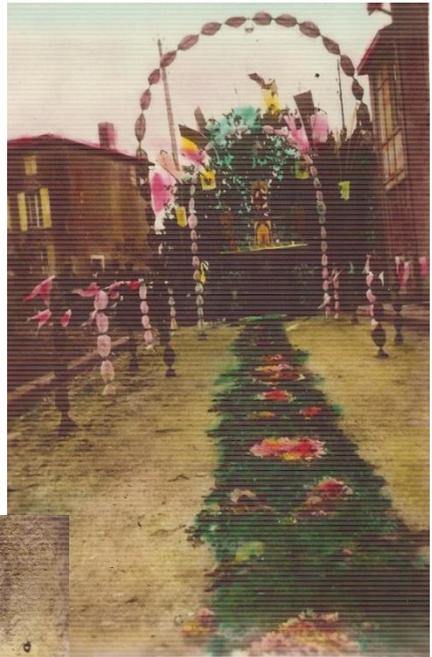
¹⁰ Je ne sais si certains habitants de Terves se souviennent. Nous étions sur le passage et nous entendions tout, les cris des Allemands, le bruit des bottes et la façon dont ils traitaient ces malheureux. Papa disait : « les salauds, ils les mènent à la schlague ».

réussi à tromper leur surveillance, il s'est caché pendant des heures et finalement ce sont encore et toujours des braves gens, des paysans de Terves, qui l'ont caché ; cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas mangé. Ils tenaient une ferme, à gauche, un peu plus haut que l'école des garçons, direction la Croix de Terves. Ces bons paysans s'appelaient Monsieur et Madame Bourreau.

Si je me souviens bien, ce pauvre nègre est resté 1 an, peut-être 2 chez ses bienfaiteurs, jusqu'au jour où il a repris sa route par crainte des représailles. Il s'appelait « Madou ».

Qui ne connaissait pas ce pauvre hère dans le bourg ? Il sortait peu mais chacun savait qu'il était là...

Petit à petit, après la tourmente, la vie a repris son cours ; il y avait des journaux imprimés pour les réfugiés, ce qui leur permettait souvent de retrouver l'un des leurs, perdus sur la route de l'exode. Les retrouvailles étaient souvent émouvantes, mais nous étions heureux ;



Les fêtes religieuses à Terves. C'est mon frère qui avait pris ces photos et les avait mises en couleurs en 1941 ou à l'été 40

Ci-contre, la porte à droite :
notre 2^{ème} toit.

des copains, des copines, venaient de Saint-Porchaire – Cerizay – Cirières – de la Forêt-sur-Sèvre, parfois en vélo, mais aussi à pieds. L'on faisait des kilomètres pour retrouver les amis. L'épreuve avait été si dure que cela

faisait du bien d'en parler et ça finissait toujours par des rires ; heureusement nous avions notre jeunesse et cela nous aidait à tenir et faire la part des choses en s'efforçant d'en conserver le meilleur.

Pour ma part, je prenais ma bicyclette et chaque dimanche c'était la direction de la Forêt s/sèvre. J'allais voir ceux qui étaient nos plus proches voisins à Charleville ; que d'allées et venues direction Bressuire. Malgré moi, la ville m'attirait et là aussi nous nous retrouvions tous ; chacun parlait de ses souffrances, de ses peurs vécues sur la route et pourtant la joie de se retrouver faisait place à l'horreur que nous avions subie pendant la déroute.

Bressuire était noire de monde. Il y avait une grande épicerie « Tribouillard », là nous avons tout de suite reconnu un grand commerçant de Charleville, déjà employé par la maison. C'est idiot, mais cela nous faisait du bien de reconnaître quelqu'un de chez nous et j'avais hâte de le dire à mes parents...

Comme je l'ai dit à une page précédente, je m'installais toujours sur une chaise dehors sur le petit trottoir, je tricotais. J'ai aussi tricoté par la suite pour les gens du pays ; nous étions juste en face de Monsieur Moreau, cordonnier, secondé par son fils Moïse. Ils travaillaient toujours la porte ouverte et curieusement je voyais Moïse qui relevait le bas de son pantalon et qui repliait ses chaussettes, cela m'intriguait. Jusqu'au jour où j'ai découvert qu'il cherchait ses puces. Je ne pensais pas que cela était courant. Quelque temps plus tard, nous les cherchions à notre tour dans notre lit...

Cette famille vivait à quatre personnes, dont le papa Monsieur Moreau, la maman Clarisse, Moïse¹¹ le fils et Génie (Eugénie) leur nièce. Ils avaient chez eux une réfugiée avec 2 enfants, son mari était prisonnier. Elle s'appelait Madame Menesson.

Clarisse...mon Dieu... il faut la décrire...

C'était une personne mince, trottinant allègrement, lèvres serrées sous lesquelles elle avait l'habitude de passer sa langue à une vitesse que nul

¹¹ Il faisait les fonctions de sacristain.

autre n'aurait pu faire. Sous son chapeau de paille à larges bords¹², elle cachait des yeux malins à demi fermés, on avait l'impression qu'elle souriait sans cesse. Elle allait très souvent à Bressuire ou ailleurs, avec sa bourrique attelée à une petite charrette plus que rudimentaire. Elle allait « piane – piane », elle faisait des courses pour certains de ses voisins.

Ces braves gens ont caché un Anglais dans leur grenier ; personne n'a jamais rien su durant la guerre. Pour ma part, je l'ai appris par leur nièce « Génie » lorsque je suis revenue avec maman revoir tous ces gens au cœur si chaud et ô combien charitables et dévoués. C'était en 1972 ou 73. Il n'y avait plus à cette époque ni de M. Moreau, ni de Clarisse, ni de Moïse. Clarisse, la coquine qui a su déjouer les Allemands plus d'une fois.

J'en reviens à nos premiers jours à Terves après la grande débâcle. Tout de suite, nous découvrons « la vieille France. » Que d'années de retard par rapport à nous ! Pour la première fois, nous découvrons les femmes¹³ avec leurs coiffes : coiffes pour la semaine, coiffes pour le dimanche et ce qui nous a beaucoup choqués c'est qu'il y avait beaucoup de déhanchés. Et puis l'accent, c'était le patois du cru et parfois nous avions du mal à comprendre. Pour eux « un drôle » c'était un garçon ; une « drôlière » c'était une fille, alors que pour nous un drôle c'était un sujet un peu « gaga ». En extase devant un bébé ils disaient « po-té salaud » nous ne comprenions pas que l'on puisse dire salaud à un bébé ; plus tard nous avons compris que pour eux c'était un mot d'amitié. Quand le ciel se couvrait « olé quo va mouiller ». Nous venions d'une contrée industrialisée et nous étions confrontés à des gens de la terre. De plus nous étions frappés par l'aspect extérieur et intérieur des habitations, certains sols étaient en terre battue... J'y reviendrai car durant l'hiver 40-41, j'irai de surprise en surprise en allant travailler dans les fermes.

¹² Elle mettait son chapeau de paille quand le soleil tapait un peu fort et qu'elle partait avec sa bourrique.

¹³ Il faut dire que les femmes étaient très respectueuses et assez soumises envers leurs maris ; à tel point que pendant l'absence de leurs chers prisonniers, elles n'allaient pas chez le coiffeur et elles portaient des robes très sobres, comme une sorte de deuil. On ne se moquait pas, mais à vrai dire, on ne comprenait pas un tel comportement. Néanmoins, encore maintenant, je les respecte, mais je me demande 50 ans après ce qu'elles en pensent.

Dans l'ensemble, les réfugiés étaient assez recherchés pour travailler car ils étaient actifs et rapides. Aussi papa a tout de suite trouvé une occupation chez Monsieur Monneau et mon frère a été embauché dans une petite usine de torréfaction à Bressuire et il n'était pas rare que le soir il secouait ses manches dans lesquelles il avait caché des grains de café, déjà fier de gruger les « huns ». Et voilà comment petit à petit nous nous sommes intégrés au village, malgré la nostalgie du pays, toujours présente. Nous allions à la messe, je m'installais toujours à la même place, avant-dernier banc¹⁴ en entrant au fond. La messe terminée, tous les fidèles dehors, le garde-champêtre, le père Clochard, montait sur une petite stèle située à droite de l'église pour nous faire connaître les nouvelles du pays et c'est par lui-même que nous savions le jour où nous devions nous présenter à la mairie pour percevoir les allocations des réfugiés : 10f par jour et par personne¹⁵. C'est lui aussi qui distribuait le courrier et lorsqu'enfin venus les premiers messages des prisonniers, il tendait gaiement le pli en disant aux destinataires : « Ne vous inquiétez pas, il va bien, il est à tel endroit. » Pour nous, cela nous semblait plus que cocasse et, curieusement, les familles intéressées étaient presque heureuses de connaître le message avant d'en avoir pris connaissance eux-mêmes. C'était sans doute pour eux une sorte de soulagement que par la suite nous avons mieux compris.

Comme je l'ai dit plus en arrière, je m'installais souvent sur le trottoir pour tricoter¹⁶. Il passait de nombreux cultivateurs avec leurs troupeaux ; ils venaient faire ferrer leurs chevaux chez Monsieur Lièvre aidé de son frère Charles. J'avais horreur de l'odeur que ce travail dégageait et c'est comme cela que, un jour, j'ai vu un beau garçon un peu bronzé de nature, tenir ses bêtes en respect en les guidant à l'aiguillon. Il avait une certaine classe. C'était le grand « Robert Bobin ». Je ne me doutais pas que 50 ans après, je tracerais son nom dans mes souvenirs ni que j'apprendrais son grand départ par la voix de la radio et de la TV.

¹⁴ Je le retrouve à chaque pèlerinage mais je ne connais plus grand monde... Je le regrette.

¹⁵ Mes parents n'ont pas touché longtemps puisque papa a tout de suite travaillé.

¹⁶ Même le dimanche, et certains me disaient : « on ne travaille pas aujourd'hui, c'est le jour du Seigneur. »

Maman allait au lavoir tous les jours et, bien souvent, je l'accompagnais. Pour ma part je trouvais que ce n'était pas très hygiénique de laver son linge avec tout le monde, de voir la mousse savonneuse qui se trimbalait sur l'eau, je trouvais cela dégoûtant et je ne comprenais pas que nous puissions avoir du linge propre et bien rincé. Et c'est en suivant le petit chemin du lavoir que nous avons découvert des mûres. Elles étaient énormes, nous étions presque éblouis, jamais au grand jamais, nous n'avions vu de telles espèces dans les Ardennes. De plus elles étaient savoureuses. Vite nous sommes revenues pour prendre un récipient quelconque. Il y en avait partout, plus on en voyait, plus on en voulait et de les voir si grosses cela nous donnait la hardiesse de s'enfoncer davantage dans les fourrés, plus loin, toujours plus loin, dans d'autres petits chemins... Nous en faisons des desserts appétissants. Les anciens de Terves nous disaient « Ne mangez pas cela, ça donne des poux. » Cela nous faisait sourire et ces braves gens auraient mieux fait de nous mettre en garde envers les vipères ; le bon dieu a été un moment avec nous car nous l'ignorions totalement, maintes fois déjà nous aurions dû nous faire mordre car nous étions hardies de nous enfoncer dans les buissons. Un jour, maman était devant nous, elle a eu un mouvement de recul : « surtout les enfants n'avancez pas. » Un aspic se dorait paisiblement au milieu du chemin. Une autre fois nous avons vu un nœud de vipères, c'est presque effrayant. Dans les Ardennes c'était rare de rencontrer ce genre de reptile. Dans les talus il y avait des gros lézards verts aussi grand qu'une main d'homme ; les gens nous disaient qu'ils étaient présents pour nous avertir que la vipère n'était pas loin ; c'était peut-être possible, en tout cas moi je le croyais. J'ai tellement un mauvais souvenir de ces bestioles que même ici dans les Ardennes, l'été, je ne marcherai pas dans un sentier broussailleux, cela m'a beaucoup marqué. Un jour, mon frère a taquiné une vipère d'eau avec un lance-pierre - dans l'étang de Beaurepaire - il n'a dû son salut qu'à une haie pour échapper à la bête qui, sortie de l'eau, tentait de l'atteindre.

Après la cueillette des mûres, vint le ramassage des châtaignes et c'est là que nous avons appris à les faire cuire à l'eau. Ce fût un régal ! Nous ne connaissions que la méthode « grillées ». Nous les savourions avec des tartines de beurre et c'était souvent notre repas du soir, un vrai régal !!

C'est à peu près à cette époque que j'ai commencé à travailler¹⁷ dans les fermes et j'allais de découvertes en découvertes, de surprises en surprises. Déjà l'hiver se faisait sentir et il n'était pas rare que pour atteindre une ferme éloignée de plusieurs kilomètres nous nous trouvions face à des problèmes de chemins tracés avec parfois de la boue¹⁸ qui atteignait 5-6-7 cm de haut, laquelle venait s'agglutiner dans le pédalier. Et souvent, pour gagner du chemin, nous passions nos vélos au-dessus des haies. Tandis que nous glissions doucement sous les fils, à tous les coups j'en ressortais avec une punaise des champs sur l'épaule où sur le dos. Je m'en rendais compte aussitôt car elle dégageait une odeur plus que désagréable dont j'avais horreur et cela me mettait de mauvaise humeur : « saloperies de bestioles, quel pays ! »

En arrivant à la ferme¹⁹ : une pièce – 3 lits de coin parfois 4 – une grande table – 2 bancs et ce qui m'a le plus surprise c'est la cheminée. Elle était immense, un fagot entier y reposait. Au dessus, la crémaillère avec son chaudron ; plus en avant, là où se formaient les braises, des petites terrines de terre étaient placées pour y cuire doucement « les mogettes ».

Nous partions pour la journée et bien entendu nous étions nourries, bien trop pour moi, je n'avais pas l'habitude : que mon petit café au lait du matin avec 2 tartines. Comment allais-je pouvoir ingurgiter tout cela ? A commencer par une soupe aux cives avec du pain trempé, de la viande, des mogettes, pour terminer une sorte de laitage. Je n'en pouvais plus, je n'avais pas encore digéré le festin du matin que déjà il fallait se remettre à table le midi !

Je n'osais pas refuser, j'avais peur de vexer ces bons paysans.

¹⁷ C'est une couturière qui faisait des journées qui a eu la bonne idée de me demander si je n'étais pas dans la couture : Jeanne Fenneteau. Elle demeurait vers l'Etancher.

¹⁸ Chez nous, ce n'était pas la boue mais la neige qui encombrait le pédalier.

¹⁹ Dans certaines fermes, il y avait des lits en baldaquin, je ne pouvais croire que cela existait encore. Pour refaire les lits « qui ne bougeaient jamais », les femmes avaient de grands bâtons pour taper sur les couettes et il y en avait pas moins de trois, les unes sur les autres et le bâton devait aussi à remettre les draps et les couvertures le long du mur. C'était fait à une vitesse inimaginable.

Dans l'ensemble, tout ce que nous mangions était cuit à l'eau ; les légumes une fois cuits (carottes - haricots verts - pommes de terre) étaient retirés puis passés à la poêle et, dans l'eau de cuisson, une pomme de terre crue était grattée, ce qui faisait ni plus ni moins une sorte de tapioca. A croire que nous, les réfugiés, n'étions pas très économes où alors trop gourmands, car leur méthode bien qu'un peu primitive, n'était pas si mauvaise que cela. Nous, les légumes étaient écrasés pour en faire une soupe bien épaisse. Quelles que soient les fermes où je suis allée travailler, toutes avaient leur même façon de vivre et de se nourrir.

J'ai vu des cheminées si grandes que, de chaque côté, les enfants étaient installés à l'intérieur même, assis sur des petits sièges, leurs écuelles sur les genoux et dégustaient leur repas. Il n'était pas rare non plus de voir des bébés installés au milieu de la pièce dans une sorte de huche à pain que les gens appelaient « une baillotte »²⁰, ils étaient carrément enfilés dedans. Seuls, leurs dessous de bras avec le maillot les soutenaient et les pauvres regardaient tout autour d'eux, cela me semblait un peu barbare. J'avais l'impression d'être au Moyen Age selon ce que nous avons appris à l'école. Je crois que c'est une des choses qui m'a le plus choquée.

C'est là que j'ai connu « les chaufferettes »²¹ car, hormis le feu dans l'âtre, pas de chauffage. Il ne faisait pas chaud, nous avions donc chacune notre chaufferette garnie de braises et je l'appréciais. Quand il faisait plus froid, il y avait une sorte de brasier au milieu de la pièce où nous nous tenions pour nous réchauffer les mains.

Quant à la couture, je ne me sentais pas tellement dans mon élément ; c'était surtout du ravaudage sur des vêtements et même sous-vêtements maintes et maintes fois portés qui dégageaient eux-mêmes une odeur de vieille transpiration. Il fallait avoir parfois le cœur bien accroché. Je gagnais à l'époque 6 francs par jour et j'étais fière de remettre cette petite pièce à maman.

²⁰ Chez nous, c'était déjà le « youpala ».

²¹ L'hiver, les bonnes vieilles allaient à la messe avec leurs chaufferettes à la main. Ce n'était pas si bête mais nous n'avions jamais vu ça.

J'ai travaillé une bonne partie de l'hiver 40-41. Je ne l'ai jamais regretté, cela m'a permis de connaître la façon de vivre avec un bon siècle de retard « il faut bien le dire ! ». J'ai aussi repassé avec des gros fers garnis de braises à l'intérieur, cela non plus, je ne l'avais jamais vu... Pour moi maintenant qui suis une septuagénaire, ce sont de bons et précieux souvenirs, bien présents. Aussi le soir en rentrant à la maison j'avais toujours quelque chose à dire à mes parents. Je ne me moquais pas, mais que de surprises...

A l'aube du printemps 1941, une autre maison plus grande, plus confortable nous attendait. Nous prenions la place de la famille Capveller-Dombray qui était partie depuis quelque temps²².



J'avais 19 ans – 1941. Notre 2^{ème} toit.

En bas nous avions une grande pièce garnie d'un plancher, un lit de coin qui servait à mon frère, un couloir ; au fond à droite il y avait une petite pièce où l'on pouvait faire du feu, cela nous était bien utile pour faire notre toilette. Nous allions chercher de l'eau chaude au fournil du boulanger, Monsieur Gorry²³. Un escalier dans le couloir, il fallait traverser le grenier pour accéder aux chambres, celle de mes parents et la mienne. Nous avons été un certain temps avant de réaliser que le bruit qui nous réveillait la nuit

²² Ils sont repartis à leurs risques et périls pour atteindre Charleville. Il fallait passer la ligne de démarcation qui se trouvait à Rethel et l'on risquait de se retrouver dans un camp à Tagnon, à quelques kilomètres de Rethel. Cette famille a passé la ligne le chapelet entre les doigts.

²³ Monsieur Gorry avait employé un réfugié, Jean Makosky. Il était de Charleville. Plus tard, il s'est marié avec une jeune fille de Bressuire. Je crois qu'il n'a jamais quitté les Deux-Sèvres, mais je sais que lorsqu'il a quitté ce monde, il a eu tous les honneurs qu'un bon patriote pouvait recevoir.

était des rats qui faisaient de la gymnastique sur les fils de fer qui nous servaient à pendre notre linge. A partir du moment où nous avons découvert ces rongeurs, nous étions moins inquiets. Comme quoi on se fait à tout !

Nous avons enfin des WC, car il faut le dire, jusqu'ici, tous les matins nous allions vider « la petite cuvette » qui nous servait à tout faire, aux WC publics qui se trouvaient sur la place, face à la forge de Monsieur Lièvre. Et c'est à partir de ce moment que nous avons pu prendre notre mal en patience. Il est vrai que nous avions plus d'espace et les braves gens de Terves étaient si bons. Ils nous avaient adoptés ; quand ils parlaient de nous ils disaient « nos pauvres réfugiés ».

Hormis les draps le linge que nous avons pu sauver, tout le reste était donné par leurs bons soins : couettes de plumes – édredons – traversins – oreillers – couvertures – ustensiles de cuisine... Et sans nous en rendre compte, nous nous étions faits à leur façon de vivre et nous étions en extase lorsqu'il y avait des fêtes religieuses. Chacun garnissait son pas de porte, son passage avec des fleurs. Les reposoirs allaient jusque sur la route de Bressuire, là où il y avait un calvaire à gauche du château d'eau – qui n'existe plus – Toute la place était garnie de fleurs et de pétales allant jusque sur la route qui descend vers le cimetière et tout autour de la place. C'était magnifique !



Avec Hubert Chevallerault. Il a été des nôtres à notre mariage et fut le parrain de ma fille. Début 1941, mars-avril.

J'ai oublié de dire que, très vite nous avons trouvé une ferme qui nous fournissait du beurre ; c'était la famille Besson des Arnollières, parfois c'était Madame qui venait nous fournir mais il n'était pas rare que nous y allions et cela nous semblait loin.

Tous les jours, un beau petit gamin toujours souriant nous apportait le lait ; je le vois encore, il avait une bonne bouille, bien colorée, des cheveux tous frisés. Je l'ai revu cette année (octobre 1993), à la sortie de la messe. Il a maintenant des cheveux blancs mais il a gardé son sourire, il s'appelle Michel Chessé.

A propose de messe, tous les dimanches après l'office les femmes regagnaient leur village pour s'occuper des bêtes de la ferme tandis que leurs époux se permettaient un dimanche « libre ». Sur la place²⁴ (22) ils jouaient aux palets « pièces » toute la journée et la maison Jourdain faisait des affaires, ainsi que le café de Madame Rosière²⁵ que l'on disait plus familièrement « la mère Rosière ». Il y avait aussi le café de Lucien Grolleau ; c'était moins bruyant, peut-être un tantinet plus sage car c'était surtout des anciens qui s'y réunissaient pour jouer aux cartes, c'était plus calme. Inutile de dire que le soir venu, beaucoup ne marchaient pas très droit. Il y avait même un certain phénomène qui avait pris l'habitude de venir « cuver » son vin dans une sorte de petite grange appartenant au café Grolleau qui se trouvait dans la petite ruelle derrière. On finissait par tous les connaître par leur nom ; ainsi le « père Taudière », bonhomme un peu rustre qui ne parlait à personne. Il traversait tout le bourg, pieds nus, ses sabots à la main ; il avait des ongles aux orteils qui étaient plutôt des griffes, c'était affreux. Il demeurait à la Caillère une maison imposante, belle pour l'époque. Il n'était pas du tout communicatif.

Dans Terves il y avait deux épiceries : Mesdemoiselles Jourdain, bien secondées par leur cousine, la petite Mimault. J'ai connu la maman qui se tenait derrière le comptoir ; elle avait des pommettes bien marquées, bien

²⁴ Le café de Madame Rosière a été tenu par la suite par Madame Poirier, veuve de guerre.

²⁵ Sur la place de l'église, au coin de la cour où habitait la famille Marolleau, il y avait une vieille dame ronchonreuse qui n'acceptait pas que l'on passe sur son trottoir. On l'appelait Marie La Cause. Et bien entendu, il y avait des jeunes qui en profitaient pour la taquiner parfois un peu sévèrement. Il paraît qu'une fois un acrobate est monté un soir sur son toit qui était très bas pour faire descendre une betterave à l'aide d'une ficelle – une bougie allumée – dans sa cheminée. A l'époque, c'est mon mari qui m'a rapporté cette blague. Ce qui est certain et non moins pardonnable, c'est que, un jour, ma petite sœur a profité de sa courte absence pour vite entrer et lui mettre des petits cailloux dans sa soupe. Ma sœur avait peut-être 8 ans à peine. Oh ! Jeunesse ingrate et impitoyable. Ma sœur en parle encore.

La poste se trouvait en face de la boulangerie Gorry. C'était un petit réduit de rien du tout. Mademoiselle Rachel Charruault²⁷ en avait la responsabilité, tandis que sa sœur Marie s'occupait de la mairie où elle était secrétaire avec Monsieur Chesseron. Avec la ruée des réfugiés elles n'ont pas chômé. Elles avaient fort à faire ; notre arrivée a été pour tous ces gens une bousculade grandiose qui a perturbé leurs petites habitudes. La mairie, à cette époque était dans la cour de l'école des filles de Mademoiselle Serres.



La route de Chanteloup

Mon frère Jean, 14 mois plus jeune que moi, ne concevait pas de sortir sans moi. Nous nous étions fait de bonnes liaisons et j'étais souvent la seule fille parmi les garçons ; nous étions vraiment copains, sans doute la naïveté et l'insouciance de notre jeunesse. Je ne sais si cela existe encore... Nous faisons de bonnes randonnées, allons souvent au cinéma à Bressuire. En passant, nous déposons nos bicyclettes dans la cour de la « Boule d'Or », je ne pensais pas que 50 ans après j'y garerais ma voiture !

²⁷ Je la retrouve à chaque pèlerinage de mon voyage à Terves.

Un dimanche pas tout à fait comme les autres, puisque mon frère pour une fois n'était pas avec nous ; en allant reprendre nos bicyclettes pour regagner le pays, le patron de la « Boule d'Or » nous fit savoir qu'il était plus prudent de suivre la ligne de chemin de fer pour regagner Terves, car le bourg était en effervescence, créée par des Allemands quelque peu éméchés, et pour cause... Venus de Bressuire, ce qui était rare²⁸, ils étaient installés au café de Madame Rosière. Il y avait 3 ou 4 jeunes gens, dont mon frère, toujours prêt à défier ces messieurs à leur façon ; ils se mirent à entonner « la Marseillaise » sans oublier « tas de cochons ». Jeunesse encore naïve et ignorante de la réaction des vainqueurs. Ça été plus que vite pour déclencher la colère des occupants. Ces derniers ont semé la peur dans le cœur du pays... Grands cris, comme à leur habitude, coups de crosses, jusqu'à sonner les cloches de l'église.

C'est Moïse Moreau, sacristain, qui les a sortis avec fracas. Cela aurait pu tourner très mal pour Terves si Monsieur Chessé²⁹ n'avait pas eu la bonne idée de téléphoner à la Kommandantur de Bressuire pour venir mettre fin à cette colère. Très vite ces messieurs ont été paraît-il expédiés sur le front Russe ; c'était à l'époque de la « bataille de Stalingrad ». Cet après-midi là, notre terre d'asile a eu très chaud, cela aurait pu finir par un carnage.

²⁸ Deux sont pourtant venus chez nous pour réquisitionner notre voiture qui était dans une petite grange appartenant à Mme Talon, du Monceau. Ils voulaient voir le genre et l'aspect de la voiture. Ils ont embarqué maman dans leur engin. Maman, très récalcitrante, leur disait : « je suis capable d'aller à pied ». Elle était furieuse d'être assise entre deux boches. Ils lui ont remis un papier. Peur avant leur débâcle, deux autres sont venus pour réclamer le fameux papier que maman, dans son énervement, ne trouvait pas et elle disait : Mon Dieu, pauvre France ! » L'un des deux parlait très bien le Français, lui disait : Ne vous énervez pas, on vient vous aider ». En effet, une fois le papier retrouvé, il lui a dit : maintenant Madame, vous êtes libre de votre voiture ». Maman a toujours pensé que ça devait être un Alsacien.

²⁹ Je ne sais plus si c'est Monsieur Chessé, le Maire qui a téléphoné à Bressuire ou Monsieur Chessé, le papa de Madame Marie Grolleau. Peut-être s'en souvient-elle ? J'étais ce jour là avec Lucette Rabaud, Théo, Louis Chessé, Marcel Giraud.

Je m'étais fait une amie³⁰, Lucette Rabaud, qui fréquentait à cette époque Marcel Giraud, nous étions voisines. Dès qu'elle entendait un air d'accordéon, il n'était pas rare qu'elle vienne me chercher pour faire un pas de danse, surtout la valse ! Notre jeunesse passait au dessus de tous les



**Avec mon amie Lucette, à droite.
Nous avons 19 ans. Année 1941.**

tourments ; nous ne savions pas encore que déjà, l'horreur de la guerre commençait à faire des victimes dans les camps de concentration.

Terves était un coin tranquille, c'était comme une famille, tout le monde se connaissait et s'aimait. Il y avait une fameuse société de gymnastique « L'avant-garde de Terves ». C'était formidable de les voir évoluer avec grâce et avec un certain courage, tel Monsieur Pierre Grolleau, handicapé suite à une attaque de polio, qui faisait quand même de la barre fixe et parallèle ; il avait une façon bien à lui de s'élancer

sur la barre en maîtrisant sa jambe malade avec celle qui était dans de bonnes conditions. Parmi tous ces gymnastes il y avait les frères Chevallereau, Amand et Hubert – André Bontemps – Marcel Giraud – Pierre Deborde et le beau Robert Bobin³¹ qui faisait de son corps ce qu'il voulait, on l'appelait « l'homme caoutchouc ».

³⁰ Lucette Rabaud qui tenait son petit salon de coiffure avec son père. Celui-ci distribuait le courrier dans les fermes lointaines. Elle avait une petite sœur, Marie. Je les ai revues pour la première fois l'été 1982.

³¹ Et combien d'autres dont les noms m'échappent. Je m'en excuse. Ils faisaient des pyramides magnifiques.

L'Avant-Garde allait à différents endroits aux environs de Terves. L'été c'était sur un terrain de sport qui se trouvait vers la « Caillère », à côté d'une station d'eau. L'hiver, ces braves garçons se produisaient dans la salle où nous avons dormi à notre arrivée avant de trouver un toit. J'admirais tous ces garçons qui, d'une façon très élégante, se balançaient sur la barre fixe et faisaient le grand soleil en faisant une sortie toujours très applaudie. C'est aussi dans cette salle que Terves organisait de temps en temps des petites fêtes. Je me souviens, par exemple, des « Oberlés » pièce tragique et parfaitement bien interprétée par Charles Lièvre qui était le principal acteur. Pierre Deborde avait une voix de baryton pour chanter « le rêve passe ».

Je n'oublierai jamais la scène « des Oberlés », même ma sœur de 13 ans ma cadette, m'en parle encore ; c'était une merveille !

Oui parlons-en un peu de ma petite sœur, qui allait à l'école avec Mademoiselle Serres. Cette brave demoiselle, sévère comme toute institutrice de ce temps, mais ô combien dévouée envers ses élèves. L'hiver, certains venaient de très loin ; ma sœur se souvient « du bois Guillot »³² - des « Arnollières » - des « Ligonnières » - du « Monceau » et j'en passe. Tout ce petit monde faisait des kilomètres à pied ; aussi nous entendions le claquement des galoches qui raisonnaient davantage sur la route goudronnée lorsqu'il avait gelé³³. De plus ils ne marchaient pas tous du même pas et il est très difficile de trouver un nom pour définir le bruit de la résonance. Ils étaient peu vêtus³⁴, un gros cache-nez semblait suffisant pour avoir chaud. Les enfants de notre époque peuvent se considérer comme des princes par rapport à ces pauvres gosses des années 40.

Mademoiselle Serres, pour leur éviter des kilomètres, leur faisait la soupe avec les produits que chacun apportait : choux – carottes – navets etc... Cela cuisait sur le gros poêle rond de cette époque, dans la classe, pendant les leçons ; c'était déjà une sorte de petite cantine.

³² Village de Robert Bobin.

³³ Je l'ai dit plus en arrière, l'hiver 40-41 a été aussi rude que l'hiver 39-40.

³⁴ Je suis sûre que beaucoup encore présents se souviennent.

Ma sœur dans sa tête de gamine, aurait aimé partager. Que de fois elle disait à maman : « je voudrais bien manger avec eux ». Un jour elle fut punie : « pour ta peine, Marguerite, tu ne repartiras pas chez toi, vas prévenir ta mère » ! Quelle punition merveilleuse de pouvoir enfin manger la soupe et les pâtes que justement elle adorait, en compagnie de ses camarades, avec de grands éclats de rire. Aujourd'hui elle en parle encore...

Elle avait un copain « Jojo Lièvre ». Ils connaissaient tous les coins de Terves, y compris l'endroit où ils allaient attraper des carpes et qu'ils se faisaient gronder par le propriétaire de l'étang³⁵ ; et combien d'autres bêtises d'enfants de 6 et 7 ans. Quand ils n'étaient pas d'accord, ce qui arrivait quelquefois, ils se battaient avec des bouses de vache, il fallait le faire ! Vais-je oser raconter une petite histoire de ma petite sœur ?? Il faisait très chaud, elle avait un petit maillot de bain en laine, avec la petite veste sans



**Jojo Lièvre avec Pierrette Grolleau.
Ma sœur, à gauche sue l'on ne voit pas.
Début 41.**

A droite, Jojo.



³⁵ C'était l'étang de La Brodière. Je sais que ce fameux Jojo demeure toujours dans la maison de ses parents. S'en souvient-il ?? De Mimi Pinguet.

manches. Attirée par la fraîcheur d'un petit plan d'eau, à côté du lavoir après le cimetière, elle s'est dévêtue complètement pour se tremper dans l'eau, d'une façon désinvolte devant quelques petites vieilles qui sont venues vite prévenir maman en disant : « c'est pas la question qu'elle soit nue, mais o l'est qu'a va attraper froid ». Quelle honte pour l'époque. Elle avait 5 ans !

Durant l'année 41, nous avons de nouveau déménagé pour aller dans une maison, qui je crois, devait faire partie de la commune. A partir de ce moment, nous avons payé un loyer, versé à Madame Créchaud, institutrice à l'école des garçons. La maison était plus petite³⁶, mes parents n'avaient plus leur chambre, c'était la même pour nous tous. Presque tous les réfugiés étaient repartis, nous étions les seuls avec Madame Trotin³⁷ (35) à être encore à Terves. J'ai connu Madame Trotin le jour de l'arrivée allemande. Depuis nous ne nous sommes plus quittées, surtout depuis notre veuvage respectif.

Après ce déménagement, ma petite sœur n'avait aucun problème pour aller en classe, puisqu'il n'y avait que la porte de notre cour pour accéder à celle de l'école.

C'est à peu près à ce moment-là que j'ai commencé à fréquenter celui qui allait devenir mon mari. Ma vie a basculé le mardi 4 août 1942³⁸. Je ne sais si cela existe encore, mais la veille, nous avions droit au carillon de l'église. Le jour de la cérémonie certains habitants installaient deux chaises devant leur pas de porte. Ces deux chaises étaient tenues par un ruban que la mariée devait couper pour continuer son chemin jusqu'à l'église. Sur chaque chaise, une petite assiette attendait le bon geste de chacun. C'était une coutume complètement inconnue chez nous et nous trouvions cela gentil.

Quinze jours après notre mariage, mon frère a supplié papa de le laisser s'engager pendant qu'il était encore temps. Dans un avenir très

³⁶ Je ne sais pas pourquoi nous avons déménagé. Mes parents seraient encore présents, ils pourraient peut-être le dire.

³⁷ C'est avec elle que je reviens chaque année pour faire notre petit pèlerinage ; c'est une fameuse coéquipière.

³⁸ C'est Monsieur le curé Rambaud qui a béni notre union.

proche, il n'y aura plus de France libre disait-il. En novembre 1942 ce fût le débarquement en Afrique du Nord et mon frère, en bon patriote qu'il était, sans avoir fait ses classes, était déjà au combat aux côtés du général Giraud. A partir de là nous avons été près de 27 mois sans avoir de ses nouvelles, que par de simples messages, deux je crois. C'est à peu près à cette époque que la France a commencé à bouger.

Environ 6 mois après notre mariage, mon mari faisait partie de la résistance et je ne savais pas encore. D'abord papa eut du mal à l'accepter ; il disait que les risques étaient grands, qu'il fallait qu'il pense à sa femme et à son futur enfant. Finalement en tout bon patriote, il a compris où était le devoir d'un Français. Je n'ai jamais su où les parachutages³⁹ avaient lieu, mais lorsque mon mari me disait : « ce soir, tu laisseras la fenêtre entr'ouverte », je savais ce soir-là que j'entendrais le ronron des avions. Pour sortir et revenir, il escaladait le mur de notre cour qui donnait dans une pâture appartenant à Madame Bourreau.

Un jour, mon mari est revenu avec un parachute⁴⁰ ; nous étions en extase. Déplié il ne tenait pas dans la cuisine, il était blanc, d'un tissu magnifique et tout à coup la peur s'empara de nous : « et si les Allemands arrivaient ?? »⁴¹. C'est avec grande nervosité que nous avons eu du mal à le replier pour le mettre dans une boîte en fer et il s'est trouvé enfoui dans le bout du jardin que nous avions près de la ligne de chemin de fer en allant vers Bressuire.

Ce n'était qu'un échantillon à côté de ce que nous allions vivre quelques mois plus tard...

Les Allemands commençaient à être méfiants et agressifs. Un jour, je ne sais comment et pourquoi, mon mari a eu l'audace et surtout

³⁹ Même après la guerre, je n'ai jamais posé la question.

⁴⁰ Par la suite, le parachute a servi à nous faire différentes choses, je me souviens d'un beau chemisier avec des smocks, que je portais avec fierté, encore longtemps après la guerre. Nous en avons eu un autre qui n'était pas du même tisse ; c'était un genre de toile d'avion. Il était orange. J'ai fait des tabliers à ma petite fille et bien d'autres choses.

⁴¹ Pourquoi, mon Dieu ? On ne les voyait jamais ou presque, sauf quand ils sont venus pour notre voiture et le fameux dimanche où M. Chessé a téléphoné à Bressuire.

l'imprudence de rapporter un revolver à la maison⁴². Papa, sidéré et franchement fâché, a caché l'arme sous la maison, ce qu'on appelle maintenant le vide sanitaire. Il y avait une toute petite ouverture que les gens de Terves appelaient « une bouлите ». Doucement papa l'a glissé le plus loin possible sur une poutre. Pour l'heure l'affaire était close... ou presque... Quelques jours plus tard, soudain le bruit court que les Allemands allaient fouiller les maisons, ce qui était sûrement un faux bruit, un mensonge, mais très vite la panique fût présente. Et le revolver ? Je vois encore mon pauvre père : « il faut vite s'en débarrasser... que faire ?

Je ne sais pas où papa a été chercher un gros aimant ; quoiqu'il en soit, une ficelle attachée à l'aimant devait nous permettre de pouvoir récupérer l'arme. Hélas ! La ficelle trop usée n'a pas supporté le poids du revolver et de l'aimant ; il est tombé. Il est tombé sous les poutres, sur la terre. La décision de papa fût vite prise. Enfermé à double tour, priant tout haut Sainte Thérèse, papa s'est mis à scier une lame de plancher pour récupérer ce qui n'aurait jamais dû être à la maison. C'était la grande panique, maman et moi on pleurait presque d'énervement. Depuis, combien de fois j'y pense et y réfléchis, c'était complètement stupide car papa, emportant l'arme sur lui⁴³ (44) pour aller la cacher dans un tronc d'arbre en rase campagne, risquait beaucoup plus que si ce témoin gênant était resté des années sous terre, sous la maison. La peur fait parfois faire des erreurs irréparables !

Je n'ai pas encore parlé de la « Croix de Terves » et pourtant, que de souvenirs ! Annette mon amie, ses parents si bons, Madame Guitton qui

⁴² L'engin trônait carrément sur le banc à la cuisine. Quelle inconscience ! C'est dans cette pièce où s'est déroulé cette scène que ma fille est née le 24 décembre 1943. Le soir, je faisais mes commissions et les gens du pays me disaient : « Dépêchez-vous si vous voulez que ce soit un petit Jésus ». Ce fut un petit Jésus sous la forme d'une petite fille baptisée sous le nom d'Anna-Maria, Annie pour ses parents. Malgré cette grande joie, j'avais toujours la nostalgie des Ardennes et j'aspirais au retour. Pourtant, malgré la guerre, la vie était douce, je ne connaissais pas mon bonheur. Je suis retourné avec ma sœur en 1982, là où nous avons vécu cet événement. J'aurais voulu voir l'endroit où mon pauvre père avait scié le plancher mais tout avait changé ; c'est maintenant du carrelage. J'aimerais pourtant y retourner pour voir se la petite « bouлите » est toujours là, dans la cour. En un clin d'œil, c'est avec émotion que j'ai revu la place du petit lit où mon bébé a été déposé sitôt sa naissance. Souvenirs inoubliables !!

⁴³ Nous n'avons jamais su où le revolver anglais avait trouvé refuge. Papa ne l'a jamais dit, même après la guerre.

nous faisait des crêpes. Il y aurait beaucoup à dire sur ces gens qui ne savaient que faire pour nous être agréables ; ils n'ont pas changé. J'y retourne chaque année et la chaleur de leur cœur est toujours présente. Joseph, que j'ai connu adolescent, est maintenant un grand-père et je sais que la vie n'est pas douce pour eux et pourtant ils ont donné, ils ont caché, souvent à leur risque et péril, mais en plus de leur sensibilité, ils étaient très discrets ; aussi je respecte leur silence.

Depuis notre déménagement, nous étions près de la ferme « Bourreau » et nous avions le droit de tout faire, de tout ramasser : des châtaignes, des champignons dans leur pré, cueillir des têtes de choux vache ; nous en faisons un régal, des vrais choux de Bruxelles ! Nous avons même l'autorisation d'aller dans leur grange chercher des rutabagas, des topinambours que maman nous accommodait avec une sauce blanche. Papa allait au moulin chercher de la farine. Par la suite nous avons été chercher notre lait chez la famille « Gonnord », tout près de chez nous et c'est là que pour la première fois, j'ai découvert le rouet et sa quenouille. J'admirais la vitesse avec laquelle la dame filait la laine. Je vois encore le gros paquet de laine à ses pieds ; maman avait connu cela chez ses grands-parents. Cette famille était, je pense, des dissidents ; car il n'était pas rare que, lorsque nous allions chercher notre lait, s'ils étaient en prière, la prière continuait tout en nous servant notre lait.

Mais ce qui était typique, ils vivaient à trois : père-mère-fils. Il y avait systématiquement, devant les braises de la cheminée, 3 pommes qui cuisaient doucement, pas 4. Ensuite, nous avons été chercher notre beurre à « Bois Guillot »⁴⁴ chez Madame Berthelot. A chaque fois, cette bonne



Ma sœur avec ma petite fille qui avait environ 1 mois 1/2. Photo prise dans la pièce où papa a dû scier une lame du parquet pour récupérer le revolver.

⁴⁴ Village de Robert Bobin.

personne me faisait cuire une pomme pour me réchauffer lorsqu'il faisait froid. A chaque pèlerinage, je vais la voir et c'est avec émotion que je retrouve la petite chaise basse sur laquelle je m'installais pour changer ma fille !

Vint enfin le jour J, le jour le plus long, le jour tant attendu.

Ce mardi 6 juin 1944, machinalement nous avons tourné le bouton de la TSF⁴⁵, on n'osait y croire !! Quelle joie !! L'armada avait pris pied sur les plages Normandes. Notre porte donnait dans la cour qui faisait face aux fenêtres de la mairie et pour que les employés entendent, nous avons mis la radio à fond. Je crois même que maman a frappé à leurs carreaux. C'était la liesse, on pleurait presque de joie ! Ce serait maintenant, on sabrerait le champagne ! Déjà, comme une sottise, je me voyais reprendre le chemin des Ardennes alors que maman, sans penser un instant que toute cette épopée allait provoquer de grands dégâts, était très fière que les alliés avaient débarqué juste dans son pays, en Normandie. Pour elle c'était quelque chose ! Mais petit à petit sa joie a fait place à quelques craintes. Caen subissait les bombardements⁴⁶, une partie de sa famille était là-bas. Ils sont restés 3 semaines à vivre dans les caves, les bâtiments en ruine ; ils avaient 2 enfants dont le plus jeune avait tout juste 6 mois. Après avoir fait une grande partie du chemin à pied, sachant que nous étions à Terves, ils sont arrivés. Ils ont tout de suite été logés à « l'Etanchet ». La cousine de maman a été employée aux écritures de la mairie. Sitôt Caen délivrée, ils sont repartis, à pieds. La nostalgie du pays était grande, ils n'ont pas su attendre. C'est à cet instant que j'ai réalisé combien mes parents étaient sages de savoir attendre le bon moment pour repartir.

⁴⁵ Depuis ces années d'occupation, nous écoutions « Radio Londres » et les appels. On avait presque l'oreille collée devant l'appareil tellement il était difficile de comprendre et de capter les messages avec le brouillage voulu des Allemands. Mon beau-père venait tous les jours et le moindre message qui nous semblait peu ordinaire nous laissait une lueur d'espoir. Et c'est au moment où l'on s'y attendait le moins que c'est enfin arrivé.

⁴⁶ CAEN n'était que ruines. Papa ayant fait toute la guerre 14-18, même à Verdun, il n'avait pas vu de telles ruines. CAEN n'était qu'un tas de ruines. Ironie du sort, seule une grande vitrine d'un magasin Devred avait tenu sans le moindre bris de glace. Pour repartir dans les Ardennes, mes parents ont choisi cet itinéraire pour revoir mon grand-père.

Ils étaient toujours sans nouvelle de mon frère, nous ne nous doutions pas qu'il avait fait les débarquements de l'île d'Elbe, Pantélaria, la Corse, la Sicile, Monte Cassino.

CROIX-ROUGE FRANÇAISE
COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

23 JUN 44

DEMANDEUR — ANFRAGES — ENQUIR

TAXE PERÇUE

Nom - Name *Pinguet*
Prénom - Christian name - Vorname *Acton*
Rue - Street - Strasse _____
Localité - Locality - Ortschaft *Cerces par Bichme*
Département - County - Provinz *2 seures*

Message à transmettre — Mitteilung — Message
(25 mots au maximum, nouvelles de caractère strictement personnel et familial)
(nicht über 25 Worte, nur persönliche Familiennachrichten)
(not over 25 words, family news of strictly personal character)

*Coute la famille en bonne sante
et espere de même, attendons
nouvelles par tous les moyens
possibles — Bons baisers de tous
ta Maman*

Date - Datum *23 juillet 1943*

DESTINATAIRE — EMPFÄNGER — ADRESSEE

Nom - Name *Pinguet*
Prénom - Christian name - Vorname *Jean*
Rue - Street - Strasse *Cd Trancain d'Instruction*
Localité - Locality - Ortschaft *29^e RTA*
Province - County - Provinz *Algerie*
Pays - Country - Land *Algerie*

11 OCT. 1943

ANTWORT UMSEITIG REPONDRE AU VERSO REPLY OVERLEAF
Bitte sehr deutlich schreiben Prière d'écrire très lisiblement Please write very clearly

4178

Courrier de Madame Pinguet à son fils Jean

Un soir, alors que maman nous avait fait des crêpes, il en restait une : « Ce sera dit-elle, la part du pauvre ». Il était à peu près 21 heures, je préparais ma fille pour la nuit, quand tout à coup, des pas dans le couloir, la porte s'ouvre, dans l'encadrement un homme sale, mal rasé, mal vêtu ! J'entends encore maman dire : « Qui c'est ça ? ». C'est moi qui l'ai reconnu la première, j'ai crié : « C'est Jean ! ». Je pleure en écrivant ce passage. J'ai

crié si fort que ma fille me dit toujours qu'elle s'en souvient... Pourtant elle n'était pas vieille.

Il était parti de Nice depuis 8 jours et il venait de faire le trajet Bressuire – Terves à pieds. Nous nous sommes retrouvés dans ses bras qui étaient trop petits pour nous tenir tous et nous serrer contre lui comme nous l'aurions voulu, on pleurait et je pleure encore, la scène est tellement présente. C'est lui qui, après l'effet de surprise, eut le courage de dire, et je l'entends encore : « On va pas rester à pleurer tous comme des c... » Le pauvre. C'était lui ! Et il a mangé la crêpe. Bien entendu, maman lui en a fait d'autres.

Il avait une permission de 15 jours ; la guerre prenait fin mais elle n'était pas terminée. Il a dû rejoindre son corps d'armée à Nice



Papa et ma petite sœur en 1942.

Un mois après, Hitler tentait un dernier coup de dés avec la bataille de Bastogne. De nouveau, nous tendions l'oreille vers les informations qui n'étaient pas trop réjouissantes. En effet, nous recevions des nouvelles de nos amis Ardennais qui avaient préparé leurs paquets, pour une fois de plus reprendre le chemin de l'exode. L'heure redevenait grave et les frontaliers savaient que si les Allemands revenaient, leur vengeance serait dure et cruelle. Puis lentement, tout redevint calme ; c'est avec un grand soulagement que nous avons appris le recul de l'armée Allemande. Ce fut le printemps, tout renaissait d'espoir, la France était libérée, les batailles étaient maintenant en Allemagne, nous n'étions plus sous la

botte.

C'est le 31 avril 1945, que mon mari et moi avons pris la route de Terves-Bressuire pour prendre le train Parthenay-Poitiers-Paris, pour nous déposer enfin à Charleville le 2 mai 1945. A vrai dire, avec les années passées, quand je réfléchis, j'étais sans me rendre compte une gamine égoïste. Je ne m'intéressais même pas si mon mari allait se plaire dans les Ardennes. A son tour, il quittait son pays, sa famille, ses amis, ses habitudes et je ne me doutais pas que je laissais derrière moi les plus belles années de ma vie.

Mes parents ont attendu le 16 juillet 1945 pour nous rejoindre ; tandis que papa confectionnait une remorque pour emporter nos affaires. Les gens du pays le suppliaient : « Restez Monsieur Pinguet, c'est un homme comme vous qu'il nous faut au pays »⁴⁷. Aussi quand mes parents sont repartis, ces braves gens n'ont rien voulu recevoir, pas même tout ce qu'ils avaient donné à notre arrivée et c'est ainsi que mes parents sont revenus avec couettes de plume, oreillers, couvertures, traversins, ustensiles de cuisine et 2 chaufferettes !

Mon mari et moi sommes revenus pour le mariage de ma sœur quelques mois plus tard. Je note au passage, que mes beaux-parents⁴⁸ étaient de braves gens, ma belle-mère humble et soumise, très calme, discrète, jamais un mot plus haut que l'autre. Je l'admirais. Ils ont perdu un petit



Ma sœur ; au fond, maman, en 1942. Ma sœur cache la fameuse boulotte

⁴⁷ Papa était très bricoleur, très calme. Il rendait pas mal de services, il était dans son genre assez ingénieux. Il avait fait des poëles à sciure. A cette époque, c'était important.

⁴⁸ Mon beau-père travaillait à la SNCF et ma belle-mère tenait le passage à niveau de Terves. Lors de ma dernière visite en octobre 1993, j'ai vu que l'on agrandissait la maisonnette. Cela m'a fait un peu mal, elle ne sera plus telle que je l'ai connue.

garçon de 7 ans, trois semaines avant la naissance de ma fille. Il m'aimait beaucoup malgré son jeune âge, il aimait me faire plaisir, il m'apportait des pissenlits cueillis, épluchés et lavés de ses mains. Il repose au cimetière de Terves auprès de ses parents.

Bien qu'ayant eu un garçon en 1948, mon mariage fût brisé en 1950. J'ai refait ma vie en 1960 et je fus heureuse jusqu'en 1981, l'année où le papy de mes enfants et petits-enfants est décédé.

Je suis retourné à Terves avec lui 18 ans après la guerre. J'étais heureuse de revoir Terves et de retrouver la même chaleur que ces braves gens nous avaient offerte en juin 40. Mon mari était bien considéré par les habitants de Terves. La famille Guitton qui me reçoit chaque année, garde de lui un précieux souvenir.

Mon grand regret est de n'avoir pu faire refaire le voyage à mon cher père là où il s'est tant plu. Malade mais non impotent, il aurait aimé. Mais maman, craintive n'a pas osé accepter ce que je voulais tant faire. Papa est parti sans avoir revu Monsieur Monneau et combien d'autres. Il est décédé en 1971, il avait 77 ans.

Quand à mon frère, après ses campagnes de guerre, il s'est réengagé pour l'Indochine en 1950. Il est décédé fin septembre 1955 d'une tumeur au cerveau, il avait 33ans.

Comme je l'ai dit en page précédente, maman est revenue avec nous vers les années 72-73. Elle est décédée le 15 août 1991 dans sa 94^{ème} année, en emportant avec elle des souvenirs inoubliables de notre long séjour à Terves.

Il n'y avait pas de réunions de famille sans que la conversation ne roule vers notre pays d'asile et les enfants disaient « ça y est, les v'la repartis à Terves ». Je n'ai plus que ma sœur pour en parler⁴⁹. Elle a

⁴⁹ Il me reste aussi mon amie, Madame Trotin. Malheureusement, sa santé n'est plus que précaire, notre dernier voyage à Terves en octobre 1993 a été très pénible et fatigant pour son pauvre corps et je crains fort que, s'il y a une prochaine fois, elle ne puisse m'accompagner. A mon tout, j'ai peur, très peur de ne plus pouvoir faire ce voyage, tant

maintenant 59 ans et tout est encore bien présent. Elle a beaucoup de souvenirs et connaît mieux que moi le nom des villages ; elle reconduisait souvent ses camarades d'école qui lui ont fait, avec Mademoiselle Serres une sorte de petite fête lors du retour dans les Ardennes. Elle n'a pas oublié et quand elle en parle, les larmes ne sont pas loin.



**Avec les deux petites filles de mon amie,
Madame trotin. Derrière, ma petite sœur.
Année 1941.**

Hélas, un jour viendra où plus personne ne parlera de ce pays où nous avons vécu si tranquilles pendant 5 ans, seuls mes tracés resteront, cela me console et me fait grand bien. Aussi je veux que les petits-enfants, arrières petits-enfants et tous ceux qui viendront derrière, sachent et n'oublient jamais que ce petit bled a été une terre d'asile pour des gens qui venaient de loin, fuyant l'horreur de la guerre 40.

Leurs parents, leurs grands-parents, leurs arrières grands-parents se sont démunis, ont tout donné pour des milliers de gens qu'ils ne connaissaient pas. Il ne faudra jamais qu'ils oublient le dévouement, la bonté, le sacerdoce de leurs anciens ; leur cœur était grand !

attendu chaque année. Avoir tant pleuré pour repartir et tant attendre et espérer pour y revenir.

Lorsque je retourne à Terves, je n'oublie jamais d'aller au cimetière ; d'abord pour me recueillir sur la tombe de mes beaux-parents et de mon petit beau-frère. Ensuite je fais tout le tour pour y retrouver les noms et je revois nettement les visages que j'ai connus. Au début il y avait la photo de Clarisse sur sa tombe, c'était formidable, je retrouvais son air futé qui ne la quittait pas. Depuis le décès de Génie leur nièce, il n'y a plus de photo ; peut-être sont-ils tous ensemble ?



A gauche, mon petit beau-frère, Jean, décédé début décembre 43. A ses côtés, son frère René.



Ici, avec sa sœur Jacqueline, à peu près à la même époque.

Dans tous ces souvenirs, je voudrais essayer de n'oublier personne, pour remercier tous ces gens qui nous ont tant aimés. Combien je regrette de n'avoir pensé plus tôt à retracer mes années de jeunesse passées dans ce petit trou. Beaucoup ne sont plus, comment sauront-ils que je n'ai pas oublié ? Mes parents seraient là, ils en parleraient encore ; comment leur faire savoir, leur faire comprendre combien nous sommes restés reconnaissants de leur accueil si chaleureux ? A cette époque, tout le monde

vivait au jour le jour ; chacun était plus ou moins pauvre, mais qui n'a pas donné pour nous, réfugiés ?

Je ne comprends pas que certains réfugiés aient été déçus de l'accueil de ces braves gens. Je me pose la question – exactement la même que maman se posait souvent : « Qu'auraient-ils fait, eux, les Ardennais, si le contraire s'était produit ? ». Il ne faut pas oublier que les sangliers sont froids.

Depuis, 50 ans ont passé. Que d'années en arrière, mais toujours présentes et vivantes dans mon cœur. Terves a grandi. Terves a bâti. Terves a son boulevard Notre-Dame, sa rue de l'Avenir et beaucoup d'autres que j'ignore, sa vraie mairie, sa poste, sa salle des fêtes. Terves a même sa cabine téléphonique. Terves a évolué, nous a même presque dépassés, nous les réfugiés, qui considérait ses habitants comme des arriérés ; quelle ingratitude ! Mais Terves n'est plus tel que nous l'avons connu : plus de lavoir occupé, plus de château d'eau, plus de WC publics, que de changements !!

Plus de père Clochard. Plus de Moïse. Plus de Clarisse avec sa bourrique. Plus de maréchal ferrant, bien qu'à l'époque je détestais l'odeur du ferrage. Mais j'entends encore le marteau sur l'enclume qui résonnait pour marquer sa présence. Et combien d'autres qui ne sont plus ; et un jour il n'y aura plus de moi, mais il restera ces souvenirs que je garde au plus profond de mon cœur.

Parfois j'aimerais revivre toutes ces années que je viens d'écrire ; les revivre sans la botte, sans la guerre. Il est vrai, que sans la guerre nous n'aurions jamais connu Terves !

Je remercie ma petite-fille Katia à qui j'ai demandé de me corriger certaines fautes car je n'ai pas la prétention d'être une Marguerite Yourcenar et pas davantage Marguerite Duras.

Je n'ai pas triché, je n'ai rien inventé. Tout est parti de mon cœur et j'espère n'avoir oublié personne. Pour certaines dates, je me suis basée sur

le livre « Les Ardennais dans la tourmente » des éditions Terres Ardennaises.

Que ce cahier reste pour les habitants de Terves une reconnaissance éternelle !

A tous ceux et celles encore présents :

La famille Guitton de la Croix de Terves

Madame Marie Grolleau

Melles Madeleine et Thérèse Chessé

Michel et Hilaire Chessé

Melle Yvonne Jourdain

Marie Mimault, sa cousine

Madame Monneau

Melle Rachel Charruault

Madame Cadu

Madeleine Gazeau – Mr et Mme Jean Guitton

Madame Berthelot, à Bois Guillot

Denise Souchet et son frère

Camille Gorry (il était jeune mais j'y pense)

Yvon Béneteau

Et combien d'autres dont les noms m'échappent. Pardonnez ma jeunesse, vous étiez si bons pour moi et malgré l'élan de vos cœurs, je m'ennuyais à mourir dans votre bled. Je ne comprenais pas... Je souhaite et espère qu'un jour le petit stade de Terves portera fièrement le nom de Robert BOBIN.

Simone PINGUET

Charleville Avril-Mai 1994



La joie des retrouvailles à la première permission de mon frère. Avec mon mari, Marcel Giraud, ma petite sœur à droite, Jacqueline Giraud ma petite belle sœur avec ma fille.



Mon frère, sa première permission à Terves.
Automne 1944.



A la même époque avec ma petite fille.
Première permission



Amitiés bien sincères et toujours présentes
à toutes mes petites amies de l'école de
Melle Serres, des années 1940 - 1945.

Himi Pinquet





C'est ici dans ce même plan d'eau que ma petite sœur s'est mise nue pour se baigner. Été 1940.



**Avec Pierrette Grolleau.
Été 1941.**



Ma petite sœur. Automne 1940

Avant de clore ce cahier, il me reste une pensée très profonde. A l'heure où nous fêtons la commémoration du débarquement.

Jeunesse d'aujourd'hui, jeunesse de demain, n'oubliez jamais que par un jour de tempête, des milliers de petits gars sont venus mourir sur nos plages normandes pour nous délivrer des nazis. Des mères, des pères, des épouses pleurent encore les leurs restés sur le sol de France. Essayez d'imaginer l'immensité des cimetières qui longent les côtes normandes.

C'était à l'aube du 6 juin 1944.

N'oubliez jamais !

N'oublions jamais !